

LITTÉRATURE DU XX^{ÈME} SIÈCLE ET CHRISTIANISME



Comme annoncé dans la *Chronique des Clochers* 143, je profite de ces vacances pour relire *Littérature du XX^{ème} siècle et christianisme*, de Mgr Charles Moeller (1912-1986). Je vous partagerai quelques-unes des fines analyses du philosophe et théologien louvaniste. Le premier tome s'intitule *Silence de Dieu* (Casterman, Tournai, 1954) et évoque les figures littéraires de Camus, Gide, Huxley, Simone Weil, Graham Greene, Julien Green, Bernanos. Moeller ouvre sa première partie intitulée *Les enfants de cette terre*, avec : *Albert Camus ou l'honnêteté désespérée* (p.25-107).

ALBERT CAMUS (II)



La deuxième partie du chapitre consacré par Mgr Moeller à Albert Camus s'intitule *L'invasion de l'absurde* et se focalise sur plusieurs œuvres : les pièces de théâtre *Caligula* et *Le Malentendu*, l'essai *Le Mythe de Sisyphe* et le roman *L'Étranger*.

Caligula (1943)

De 1937 à 1942, la maladie vient bouleverser la vie de Camus ; plusieurs séjours en sanatorium sont nécessaires. Ainsi, l'amoureux de

la vie chantée avec tellement de fougue dans *Noces* voit surgir de façon très vive la réalité de la maladie et de la mort : *l'absurde s'installe dans une vie qui ne voulait que chanter* (Ch. Moeller, p.46).

Caligula (l'un des grands rôles de Gérard Philippe) sera écrit durant cette période, mais ne sera publié qu'en 1943. L'œuvre va témoigner de cette crise existentielle profonde. Moeller en raconte

l'argument : « Cette pièce est l'étude d'un caractère. Caligula avait d'abord été un empereur raisonnable et bon (...) Le jeune prince qui voulait donner le bonheur à son peuple va être frappé au cœur de ses affections : il perd brusquement Drusilla, une sœur passionnément aimée (...) L'obsession de la mort va si loin que Caligula projette l'ombre de celle-ci sur la vie entière, en disant que les hommes ne sont pas heureux (...) Caligula sent alors la tentation de fuir ce monde absurde : *'Ce monde, tel qu'il est fait, n'est pas supportable. J'ai donc besoin de la lune ou du bonheur, ou de l'immortalité, de quelque chose qui soit dément peut-être mais qui ne soit pas de ce monde'* (Caligula, NRF, Gallimard, p.110) (...) Bien que Caligula essaie de faire croire à son entourage qu'il 'veut la lune', en réalité, c'est en usant de son pouvoir politique qu'il va essayer d'échapper à son obsession : *'Je viens de comprendre enfin, dit-il, l'utilité du pouvoir. Il donne ses chances à l'impossible. Aujourd'hui, et pour le temps à venir, ma liberté n'a plus de frontières'* (p.119) (...) Caligula va devenir cruel, cynique (...) Le jeune empereur, jouant

lucidement le jeu sinistre où son omnipotence anarchique se donne libre cours, se prouve à lui-même et aux autres que 'si rien n'a de sens, tout est permis' (...) Cette espèce de 'danse macabre' transposée au plan de la politique porte bien la marque de notre siècle où la 'grande politique' des états prend le plus souvent un aspect de cauchemar apocalyptique, une lueur de fin du monde.

On devine que cette pièce, jouée en 1945, devait provoquer l'enthousiasme. Le rôle de Caligula, incarné par le jeune Gérard Philippe, apparut à la jeunesse comme le symbole du dégoût de tous devant les charniers accumulés au nom d'idéologies pompeuses... » (p.46-48).

A la même époque, et sur la même thématique de l'abus de pouvoir politique, Sartre présente l'un de ses plus grands succès, une œuvre théâtrale également : *Les Mouches* : « Cette coïncidence de date et d'événements devait amener une confusion : on fit de Camus un existentialiste » (p.48). Pourtant, Caligula n'allait pas dans le sens de l'existentialisme ; ce chef d'œuvre (heureux souvenir théâtral de collège...) reflétait bien plutôt une crise profonde

« dans la mystique du bonheur sensible propre à Camus » (p.48), mais on ne perçoit pas cette douleur personnelle inscrite dans les mots : « *L'aspect politique de l'œuvre est donc un trompe-l'œil. Le vrai drame est celui d'une sensibilité brisée par le contact avec la mort d'un être aimé. Cette mort est le symbole de l'absurdité que fut pour Camus la maladie stupide qui le frappait brutalement (...)* Le drame de 1937 est, dans la vie de Camus, un équivalent du 'Chemin de Damas' paulinien (...) Sa première réaction a été la fuite, l'effort maladroit pour s'évader du réel ; mais Camus découvre que cette voie est barrée ; l'échec de Caligula en témoigne ; il va alors s'efforcer de concilier l'obsession de l'absurde avec sa mystique du bonheur sensible » (p.49).

Le Mythe de Sisyphe (1942)

« Il suffirait que l'impossible soit », disait Caligula. Seulement voilà, et Camus doit se rendre à l'évidence : l'impossible n'est pas ! Donc « *si la vie n'a pas de sens, comment la vivre dignement ?* » C'est la question posée maintenant et la dernière phrase de son essai de 1942 vient en quelque sorte répondre à

l'empereur maladroit : « *Il faut imaginer Sisyphe heureux* » (*Le Mythe de Sisyphe*, NRF, Gallimard, p.168).

Nous plongeons au cœur de la mythologie grecque. Originaire d'Ephyra (la future Corinthe), Sisyphe va oser dénoncer Zeus, le roi des dieux, qui vient d'enlever une jeune fille, Egine, à son père, Asopos, le dieu-fleuve. Pour punir le dénonciateur, Zeus envoie Thanatos (la Mort) punir Sisyphe, mais celui-ci, roublard réputé, parvint à enchaîner le mortel messenger, et plus personne ne dut mourir. Après qu'Arès, le dieu de la guerre, soit venu au secours de la Mort et la libéra, Sisyphe fut conduit à la porte du royaume des Enfers ; Hadès, le roi des morts, ne le laisse pas entrer car Sisyphe avait refusé tout rituel funéraire et toute sépulture ; Sisyphe est donc renvoyé sur terre par Hadès pour se mettre en ordre avec cette question rituelle. Mais Sisyphe refuse et ne retourne pas chez les morts. Thanatos reviendra le chercher de force. Les dieux, pour punir Sisyphe de sa désobéissance, lui imposèrent un châtement qui devait durer toujours : dans le Tartare, lieu d'expiation des

fautes, Sisyphe est condamné à pousser un gros rocher jusqu'au sommet d'une colline ; arrivé au sommet, le rocher lui échappait et dévalait la pente et tout était à recommencer... à l'infini...

Chez Camus, « *cette lutte indéfiniment recommencée en une giration éternelle qui donne le cauchemar, symbolise la découverte de l'absurde omniprésent dans l'univers. Or, ce Sisyphe, il faut l'imaginer heureux* » (p.49).

En effet, Camus, qui se refuse à toute perspective transcendante face à la question de l'absurde, veut comprendre ce que devient la vie une fois que l'on a découvert son non-sens. Une première solution apportée par l'Auteur sera celle du suicide. Dans *Le Malentendu*, Martha choisit ce chemin ; pour Camus, « *il y a deux espèces de suicides, celui du corps et celui de l'esprit. On peut anéantir sa vie corporelle, on peut aussi aveugler son esprit en lui faisant faire un 'saut' dans une croyance religieuse. Ceux qui pratiquent 'le suicide philosophique', ce sont les existentialistes comme Chestov, Jaspers, Kierkegaard, des romanciers comme Dostoïevski ; ils tirent du plus profond de la conscience de l'absurde, la force d'un*

rebondissement qui les lancerait dans un absolu inconnaissable, « totalement autre » (p.50-51). Camus rejette cette approche du suicide de l'esprit, et ce pour deux raisons : d'abord, pour le rationaliste qu'il est, la raison lui révèle un univers déraisonnable et il faut en rester là ; ensuite, l'antithéiste que nous avons découvert dans *Noces* refuse d'être sauvé : « *la seule chose que la raison nous révèle est que le monde est déraisonnable ; c'est du reste parce que le monde est déraisonnable, que la vie humaine peut être grande ; elle serait moins digne d'être vécue si elle avait un sens...* » (p.51) En fait, nous le savons, Camus ne peut découvrir la réalité de Dieu parce qu'il ne souhaite tout simplement pas la découvrir...

Le Malentendu (1944)

Le suicide corporel – la deuxième solution possible – est lui aussi rejeté ; on trouve la démonstration de ce rejet dans cette œuvre théâtrale jouée en 1944.

Martha va commettre des crimes pour échapper à la prison qu'est sa petite auberge où elle vit avec sa mère ; elle rêve le bonheur des paysages ensoleillés de *Noces*. Un malentendu la conduit à tuer son

propre frère : Martha fait alors l'expérience de l'absurde dans sa vie. Sa conclusion est simple : quand on a découvert que la vie n'a pas de sens, on la quitte, et Martha se suicide.

Dans cette œuvre, Camus veut démontrer que ce chemin n'est pas le bon, car le suicide de Martha sera l'aveu « en négatif » (sens photographique) du fait que la vie doit avoir un sens, alors que l'on a découvert qu'elle n'en a pas... Dès lors, si le suicide n'est pas la solution, il ne reste plus que le combat : « *Il faut imaginer Sisyphe heureux* » et donc vivre, et vivre presque frénétiquement...

L'Étranger (1942)

« *Le roman du bonheur de Sisyphe, c'est l'Étranger* » (p.54). Le héros, Meursault, est employé de banque à Alger. Au cœur de cette vie toute simple, un événement : la mort de sa mère. Meursault va assister aux funérailles comme s'il était ailleurs, « en étranger ». Rien n'a de sens... Après avoir tué un inconnu, Meursault est condamné à mort. Son procès, il l'a suivi aussi en « étranger », comme si on lui parlait d'un autre homme : « *Jusqu'à la veille de son exécution, Meursault ignore enco-*

re que sa vie 'étrangère' est la seule qui soit réelle, qu'elle contient le seul bonheur possible à l'homme » (p.55). Quand, à quelques heures de son exécution, l'aumônier de la prison lui parle de Dieu, Meursault rejette la proposition de ce qui est (pour Camus) un « suicide philosophique », et chasse son messager violemment. Pour l'Auteur, « *c'est parce qu'il a rejeté les 'consolations', l'espoir de la religion, que Meursault connaît enfin le prix de la vie qu'il a vécue. Il se sent heureux. D'une vie passive, affronté à la mort, il passe à une vie 'assumée' : de son refus de Dieu monte ce bonheur qui 'naît de la tendre indifférence du monde'. Meursault, c'est Sisyphe heureux* » (p.56).

* * *

Après cette période difficile qui va s'écrire à l'encre douloureuse dans les pièces, essai et roman que nous venons d'évoquer, « *Camus va s'orienter vers une 'religion' du bonheur au sein d'une tension accrue entre le bonheur et l'absurde : comment vivre heureux dans un monde qui n'a plus seulement la mort comme toile de fond, mais qui est envahi, submergé par l'absurde,*

telle est la question que résoudra La Peste » (p.56) : « Si on pose que rien n'a de sens, dit-il en 1951, alors il faut conclure à l'absurdité du monde. Mais rien n'a-t-il de sens ? Je n'ai jamais pensé qu'on puisse rester sur cette position... » (Nouvelles littéraires 1236, 1951). Et Moeller

de conclure cette seconde partie : « Malheureusement, si Camus a renoncé à l'absurde, il n'a pas abandonné son agnosticisme... » (p.57). (A suivre pour la troisième et dernière partie...)

Bon dimanche !

Chanoine Patrick Willocq